

Prédication de la Pasteure Agnès Adeline-Schaeffer le Dimanche 26 mars 2023 à l'Oratoire du Louvre
Centenaire de la Fraternité Spirituelle des Veilleurs
Évangile de Jean 15, versets 1 à 8 et 16-17
Une vivifiante promesse viticole !

Chers amis, Chers frères et sœurs,

Prie et travaille pour qu'il règne
Que dans ta journée, labeur et repos
Soient vivifiés par la parole de Dieu.
Maintiens en tout le silence intérieur
Pour demeurer en Christ.
Pénètre-toi de l'esprit des béatitudes :
Joie, simplicité, miséricorde.

Sans doute avez-vous reconnu les mots de la « petite règle » que l'on retrouve dans plusieurs communautés monastiques ou spirituelles, issues des Eglises de la Réforme. Ils ouvrent tout naturellement cette prédication partagée aujourd'hui à l'occasion du centième anniversaire de la fondation de la Fraternité Spirituelle des Veilleurs, à l'initiative du pasteur Wilfred Monod et de son fils Théodore. Quelle émotion de se retrouver dans ce temple, ici à l'Oratoire, et d'imaginer comment le pasteur Wilfred Monod encouragé par son fils, ait pu rassembler une douzaine d'anciens catéchumènes dans son bureau paroissial, sans doute au 4 rue de l'Oratoire, à l'endroit où Béatrice et moi prions et travaillons à notre tour, aujourd'hui, pour d'autres aventures spirituelles pour le 21^{ème} siècle ! J'imagine donc Wilfred Monod expliquer méthodiquement à ses jeunes son projet d'un Tiers-Ordre protestant, un projet étonnant inspiré de l'exemple de Saint François d'Assise, « qui avait fondé en 1221, un ordre laïque pour celles et ceux qui, sans être moines ou moniales, désiraient mettre l'accent sur la vie intérieure en Dieu » (Claude Caux-Berthoud, Regard sur une « Petite règle de vie ». Une Fraternité spirituelle voit le jour, il lui faudra du temps pour s'épanouir et trouver son fonctionnement. Mais des hommes et des femmes de bonne volonté adhèrent à ce projet de monastère invisible, caché, mais présent au cœur du monde, à la manière d'un peu de levain dans la pâte. Un siècle plus tard, cette Fraternité est toujours là, dans un monde aussi malmené que celui qui a suivi la première guerre mondiale, aussi malmené qu'au temps de St François d'Assise, aussi malmené qu'au temps même de Jésus, comme une façon de nous dire, à nous contemporains du 21^{ème} siècle que nos vies sont loin d'être des longs fleuves tranquilles. Aujourd'hui, le temps nous presse de toutes parts, les informations du monde assaillent non seulement nos oreilles, mais aussi notre vue, de nombreuses images agressent notre sensibilité et ravivent notre sentiment d'impuissance. De nombreuses situations familiales, humaines, sociétales, ecclésiales nous affligent. Comment, dans ce monde, allons-nous trouver notre place ? Comment faire face, en tant que chrétiens, en tant que chercheurs de Dieu, à tout cela ? Je choisis de relire avec vous, ces quelques mots de l'Évangile de Jean.

Nous sommes dans la partie la plus importante de cet Évangile, en ce sens que nous découvrons entre les chapitres 13 et 17 de ce texte, le testament de Jésus, avant son arrestation. Jésus laisse à ses disciples l'essentiel de son message. Et la séquence d'aujourd'hui insiste sur le fait de demeurer dans l'amour, face à la haine du monde, en particulier avec cette image symbolique de la vigne. Qu'est ce que ces comparaisons viticoles peuvent avoir à nous dire ?

Ce texte commence avec une affirmation forte et propre à Jésus : Moi, je suis la vigne, la véritable, et mon Père est celui qui la cultive. Nous connaissons déjà ce genre d'affirmation de la part de Jésus : Moi je suis : Ego Eimi, en grec. Ici, c'est

la septième proclamation de ce genre. Ce sera aussi la dernière. Cette expression fait référence à Dieu, dans le premier Testament, au moment de la rencontre entre Dieu et Moïse, au buisson ardent. Dieu appelle Moïse pour l'envoyer en Egypte, délivrer son peuple. Et quand Moïse demande à Dieu : et qui m'envoie ? Dieu répond ; je suis qui je suis, ou qui je serai, t'envoie. (Exode 3/14).

Quand Jésus dit « Moi je suis... » il complète sa phrase avec des exemples symboliques : Moi je suis le pain (de vie), la lumière (du monde), la porte (de l'enclos), le berger (des brebis), le chemin (la vérité et la vie), Moi je suis la résurrection, au moment de la mort de Lazare et aujourd'hui, il dit : Moi, je suis la vigne.

Le symbole de la vigne est bien connu dans le premier Testament. La vigne, c'est le peuple d'Israël. C'est une métaphore qui permet de mettre l'accent à la fois sur l'élection du peuple et sur les soins que Dieu prodigue à son peuple, à la manière d'un vigneron attentif, mais aussi sur la déception du propriétaire, quand la vigne ne donne rien, et sur le jugement qu'il doit prononcer sur elle, quand il doit l'arracher.

Ici, dans l'Évangile de Jean, c'est Jésus qui dit être la vigne, la véritable. Cet adjectif « véritable » peut vouloir dire la « vraie », la véridique, l'authentique, au sens d'incontestable, mais on peut entendre ce mot de véritable, comme l'image de la fidélité, de la solidité, quelque chose de fiable, quelque chose qui ne trompe pas. Et dans ce cas, il nous faut nous souvenir de ce passage du premier Testament, au livre du prophète Esaïe, au début du chapitre 5 qui s'intitule « le chant du Bien aimé ». Au temps d'Esaïe ou plus tard, au moment de l'exil quand fut relue l'histoire d'Israël au travers de ce prisme de la prise et de la destruction de Jérusalem, la question s'est posée de savoir pourquoi Dieu avait laissé faire, et n'avait pas pris la défense de la ville. Le chant du bien aimé explique alors qu'Israël était comme une vigne sans fruit. Le vigneron divin avait eu beau en ôter les pierres et la protéger d'une tour et d'une barrière, elle était restée stérile. Cependant, il ne l'a pas arrachée, il n'y a pas mis le feu. Il a simplement laissé faire, et les bêtes sont venues la piétiner et la ravager. Autrement dit, les empires voisins sont venus prendre détruire la ville et le temple.

Mais si elle venait à changer, qui sait ? Si la vigne piétinée venait à donner, ne serait-ce qu'une grappe ? Peut-être le vigneron reprendrait-il espoir et le chemin de son labeur ? Car la vigne - même foulée aux pieds et livrée aux bêtes - est plus que ce qu'elle produit ou ne produit pas. Elle vit. Elle est vivante encore, sauvage et délaissée aujourd'hui mais demain peut-être à nouveau entretenue et investie des espérances du vigneron. Alors, en écoutant Jésus dire « Moi je suis la vigne, la véritable », les disciples comprennent qu'à l'opposé d'Israël infidèle, désignée par le prophète Esaïe, Jésus se présente maintenant comme étant la vigne qui ne décevra pas le vigneron, à savoir, son Père. Que faut-il donc comprendre ? Nous sommes invités à comprendre que le nouveau peuple de Dieu se trouve fondé en Jésus. Et quel est-il ce peuple ? C'est toute personne, qui, mettant sa foi pleine et entière en Jésus le Christ, prend le chemin d'une vie nouvelle. Chaque personne est un sarment et il y a une multitude de sarments, qui donne une pluralité infinie des membres du nouveau peuple de Dieu. Ensemble, ils forment un organisme vivant, attaché au cep de la vigne, qui est Jésus. En fait, ici, Jésus est à la fois la vigne et le cep de la

vigne. Et il s'adresse directement à ses disciples et il leur montre que ce sont eux, qui attachés à leur Maître, forment avec lui ou plus exactement, en lui, ce nouveau peuple, qui doit porter du fruit, pour Dieu.

Cela ne se fait pas sans mal, comme l'indique ces versets qui concernent l'émondage de la vigne, avec cette « double – opération » effectuée par le vigneron, en temps voulu. Il est question de sarments improductifs, carrément retranchés de la vigne, et ceux qui restent dans la vigne, qui sont émondés. Le vigneron taille une partie des bourgeons, afin que ceux qui restent soient plus vigoureux, puisqu'ainsi, ils vont recevoir plus de sève. C'est une image qui peut paraître violente pour ceux qui écoutent Jésus, mais ce n'est pas plus violent que l'image de la vigne totalement piétinée et abandonnée aux bêtes sauvages, dans le livre d'Ésaïe. Mais c'est une image qui parle ! D'ailleurs, Jésus donne tout de suite une interprétation de cette métaphore des sarments émondés. Il joue sur le double sens du verbe « cathaïro » que l'on traduit par émonder, pour rester dans le vocabulaire viticole, mais qui signifie aussi « purifier ». Et c'est là que les paroles à double sens, ou à double-entrée dans l'Évangile de Jean, prennent leur place véritable. La parole de Jésus a déjà purifié les disciples. Ce discours sur la purification des disciples, a déjà été inauguré par le récit du lavement des pieds, au chapitre 13. Chaque sarment, autrement dit, chaque personne qui, comme les disciples, mettra ses pas dans ceux du Christ, pour le suivre, connaîtra tout au long de sa vie, des périodes d'émondage, où tout ce qui ne donne pas du fruit sera enlevé, afin que, ce qui, en lui, peut porter du fruit, s'épanouisse. Les épreuves de la vie, les échecs, les ruptures, les trahisons, les remises en question, la solitude et les profondes interrogations sur le sens de la vie peuvent aider les disciples, ou les croyants que nous sommes, ou que nous essayons d'être, à revenir à l'essentiel, à savoir la parole de Dieu, comme l'indique la petite Règle des communautés : « Que labeur et repos soient vivifiés par la parole de Dieu. Toujours revenir à l'essentiel, Jésus insiste sur cet essentiel, par ce verbe qui revient déjà 9 fois dans le passage d'aujourd'hui, avec le verbe « demeurer ». Demeurer en lui. Avec cette réciprocité entêtante : demeurez en moi et moi, en vous. Celui qui demeure en moi, et moi en lui, celui-là porte beaucoup de fruit. Demeurer ici, signifie être fermement attachés, enracinés, en la personne du Christ, et en sa Parole. Cela fait écho également à un autre passage de l'Évangile de Jean (14:23) : s'il quelqu'un m'aime, il gardera ma parole, et mon Père l'aimera, nous viendrons à lui et nous ferons notre demeure auprès de lui. Demeurer, synonyme de rester, de s'établir. Mais la demeure, c'est aussi la maison. Et on habite une maison. Donc garder la parole, avoir la foi, ici c'est synonyme d'habiter une maison.

Posons-nous alors la question : Est-ce que je demeure en Jésus, le Christ ? la réponse se tient dans notre silence intérieur, à maintenir coûte que coûte, à la manière de cette prière d'autrefois qui m'a toujours impressionnée : « Fais taire en nous tout autre voix que la tienne ». Et réciproquement : est-ce que Jésus, le Christ, demeure en moi ? Ce n'est peut-être pas aussi facile que ça, de répondre. Comment est-ce que je me sens dans ma vie et dans ma foi ? Est-ce que je ne reste pas entravée dans mon quotidien ? Est-ce que je ne vivrais pas mieux ma vie à fond, sans sa présence et sans sa parole ? Il y a des tas de gens qui, autour de moi, sont totalement indifférents à Jésus-Christ, et qui vivent à fond leur vie, sans avoir le sentiment qu'il leur manque quelque chose ou quelqu'un. Et sans être forcément sur le mauvais chemin. Peut-être même sont-ils sur le chemin de l'Évangile, autrement, sinon mieux que moi ? Et si d'aventure, je réponds « Oui, Jésus demeure en moi », comment cette présence réciproque « moi en lui et lui en moi », m'invite-t-elle à vivre ma vie à fond ? C'est alors que Jésus ajoute une phrase surprenante à mon sens, « car hors de moi, (ou sans moi), vous ne pouvez rien faire ». Que faut-il donc comprendre, par la radicalité de cette petite

phrase dont Jésus a le secret ? Faut-il comprendre que seuls ceux qui se reconnaissent consciemment chrétiens, font quelque chose de valable ? Est-ce que Jésus serait en train de nier toute possibilité d'action humaine, d'action bonne, hors de la foi en lui ? Ce serait totalement absurde. Ce que Jésus est en train de dire concerne ceux et celles qui se réclament de lui. Si nous le choisissons comme le maître de notre vie, au sens libérateur du terme, et selon l'idée même du Christ, qu'être maître, c'est être au service des autres, alors, ici, Jésus parle de l'action à mener en qualité de disciples. Cette action, c'est notre témoignage et notre témoignage sert à « glorifier le Père », exactement comme Jésus le dit dans un autre évangile, celui de Matthieu : « Vous êtes le sel de la terre, vous êtes la lumière du monde. Chacun doit voir les bonnes actions que vous faites, pour pouvoir rendre grâce à Dieu qui est dans le ciel ». (Mt 5 : 13 à 16).

Si nous nous réclamons comme disciples du Christ aujourd'hui, alors c'est notre attachement à lui qui donne la véritable efficacité de notre engagement et de notre témoignage. Ce témoignage, cet engagement peuvent prendre de multiples visages : celui de trouver sa place au sein de la Fraternité spirituelle des Veilleurs, rejoindre des équipes de bénévoles pour donner un coup de main dans un centre d'action sociale, comme la Clairière, et je prends à dessein ces deux entreprises décisives du ministère de Wilfred Monod, qui subsistent toujours, cent ans après symbolisant ce lien indéfectible si cher à Wilfred Monod, entre christianisme spirituel (les Veilleurs) et christianisme social (La Clairière). Mais il y a d'autres témoignages, d'autres engagements, ailleurs que dans ces deux pôles, l'essentiel étant que les deux sortes de christianisme social et spirituel se conjuguent réciproquement et harmonieusement. Si nous nous réclamons de Jésus le Christ, alors nous sommes liés à lui, comme un sarment à sa vigne. Non pas par obligation, ou par peur, non plus pour obtenir un salaire ou une récompense, ce qui relèverait d'un marchandage malsain, mais c'est quelque chose qui, au contraire, relève d'un lien vital qui naît d'une parole qui résonne dans notre tête, avant de rejoindre notre cœur. Cette parole nous fait réfléchir, elle nous aide dans notre discernement et devient le moteur pour nous faire avancer. Les sentiments qui étaient en Lui, sont maintenant en nous et c'est tout cet ensemble qui nous fait porter du fruit. C'est-à-dire, nous posons des actes qui sont vraiment sources de vie pour tous ceux qui nous entourent.

Dernière remarque : si vous demeurez en moi et moi en vous, demandez ce que vous voudrez et cela vous sera accordé... C'est une sacrée promesse que dit Jésus à ses disciples... Mais alors, si nous n'obtenons pas ce que nous voulons, est-ce que c'est parce que nous ne sommes pas assez attachés à Jésus ? Avant de nous culpabiliser inutilement, prenons le temps d'abord de nous demander ce que peut bien demander le véritable disciple.

La seule chose que nous avons à lui demander, c'est de demeurer en lui, et lui en nous. Est-ce que nous lui demandons seulement, dans notre prière ? Lui demandons-nous que sa vie, son regard et son amour coulent dans nos veines ? Lui demandons-nous de nous imprégner de son message et de sa présence vivifiante ? Et si nous commençons par ça ? Le reste nous sera donné en plus. C'est lui qui nous en fait la promesse. Et si nous sentons encore une résistance confuse, rappelons-nous aussi : « Ce n'est pas vous qui m'avez choisi, c'est moi qui vous ai choisis. » Notre oui est une réponse à l'amour premier de Dieu. Non pas en fonction que nous faisons, mais juste parce que nous sommes. Et avec lui dans son amour, « nous sommes », c'est un devenir, c'est notre avenir. Cela commence aujourd'hui. Amen.